

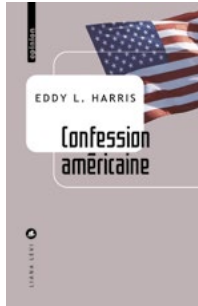
opinion

EDDY L. HARRIS

Confession américaine



LIANA LEVI



Pourquoi et comment n'a-t-il rien vu venir ? C'est la question que se pose Eddy L. Harris l'année de ses 60 ans et de l'élection de Trump, le jour où devant un jeu télévisé inepte il prend soudain conscience que son pays natal ne correspond pas à l'image qu'il en avait jusque-là. Depuis son enfance il a gobé les mensonges servis par les enseignants, les dirigeants politiques et les prêcheurs de tous bords... Lui et la majorité des Américains ont cru à une image idyllique de leur pays, sans se rendre compte qu'ils étaient manipulés. Alors Eddy décide de revisiter l'histoire des États-Unis et la sienne, de remonter cette route pavée de mauvaises intentions, qui l'a mené loin de chez lui et a permis à Trump de capter le pouvoir. Chemin faisant il mesure l'ampleur de cette grande illusion.

EDDY L. HARRIS est né à Indianapolis en 1956. Son premier livre, *Mississippi Solo*, récit de sa descente du Mississippi en canoë, est salué par la critique américaine. Tout en voyageant à travers l'Europe, l'Afrique et le continent américain, il choisit la France comme point d'ancrage, où il publiera de nombreux livres. Il aime à se définir ainsi : « Je suis un écrivain, un flâneur, un pitre, un voyageur. Être noir n'est qu'une de mes facettes. »

Eddy L. Harris

Confession américaine

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Grace Raushl*



Liana Levi

*L'ignorance, alliée au pouvoir, est
le pire ennemi de la justice.*

James Baldwin

*S'il arrivait que les États-Unis passent pour une grande
nation, alors voici ce qu'il faudrait écrire sur notre tombe :
les États-Unis sont morts de l'illusion
d'avoir le leadership moral.*

Will Rogers

Prologue

Voilà un moment que je vis en France. Depuis quelque temps, je ne me demande pas seulement si j'ai fui mais qu'est-ce que j'ai fui.

Peut-être bien le père de la petite copine blanche qui avait dénoncé avec colère ce jeune amour irraisonnable et impossible entre elle et moi, et qui l'avait traitée, elle, mais pas moi, de tous les termes disponibles dans le catalogue bien rodé des insultes racistes, avant de demander où nous comptions vivre. À quoi j'avais répondu avec espièglerie « Chicago », sans doute déjà conscient que la fuite pourrait s'avérer nécessaire. Quand ça chie, autant décamper et se mettre à l'abri.

Peut-être une culture où le terme d'intellectuel est considéré comme une insulte.

Peut-être une société qui tient les dirigeants d'entreprises en si haute estime que leurs rémunérations extravagantes dépassent de très loin celles des secrétaires et autres salariés qui font tourner l'entreprise au quotidien.

Peut-être rien de tout cela. Seulement le désir d'observer les États-Unis de loin pour comprendre ce que voient les autres quand ils nous regardent, et le voir aussi.

Il me faut bien admettre que ni ces raisons ni les milliers d'autres possibles ne m'ont traversé l'esprit

quand j'ai choisi de partir. Je n'avais pas non plus envisagé que ce départ puisse être définitif – comme cela semble aujourd'hui être le cas.

Pourtant, depuis quelque temps, je me demande si mes talents n'auraient pas été mieux employés au service de mon pays d'origine si j'y étais resté pour œuvrer à rendre cet endroit meilleur, plutôt que de décamper en quête d'un meilleur endroit. Une question que se posent probablement de nombreux émigrants.

J'aurais pu être là. J'aurais *dû* être là. J'aurais pu ouvrir le débat et contribuer à changer la trajectoire du pays. Au lieu de quoi ma vie s'était teintée d'un mélange d'égoïsme, d'égotisme et de ressentiment. J'étais devenu le type même du vieil écrivain encroûté et grincheux qui aurait pu avoir autorité et stature, mais qui, plutôt que de rester chez lui pour se battre, pour rendre son pays meilleur – avec ou sans succès littéraire, célébrité et fortune – avait fui pour chercher ailleurs de plus verts pâturages.

Au lieu de m'imposer, comme j'aurais peut-être dû le faire, à la conscience de mes concitoyens, j'avais choisi de m'installer là où la vie était plus facile et me convenait mieux, là où je n'avais pas à lutter contre le vent pour faire entendre ma voix.

Comment croire qu'en écrivain raté, ronchon et égocentré, j'aurais vraiment pu changer la donne? Je n'aurais certainement pas eu le même impact dessillant que Donald. Il est arrivé, il a pointé nos errements et nous a invités à le suivre pour nous sauver et rendre à l'Amérique sa grandeur – une bonne fois pour toutes.

Il a réussi à faire ce que je n'aurais jamais cru possible, même si ce n'est toutefois pas comme ça que j'imaginai la suite, ni personne d'ailleurs.

C'est toujours comme ça, même quand la réalité saute aux yeux.

Jouer les naïfs est toujours, me semble-t-il, une façon d'excuser l'inexcusable, mais aussi de se dédouaner d'avoir laissé se produire l'impensable, l'injustifiable. C'est toujours facile à dire, sincèrement, après coup. Personne ne se doute jamais de rien. On trouve toujours le moyen de détourner le regard, d'être aveugle à ce qui est là, d'ignorer, de fermer les yeux devant le crime et de ne voir que ce qu'on veut bien voir.

Ce n'est pas l'homme que nous connaissions. Il n'était pas comme ça.

Sauf que si, il était comme ça. Et nous aussi, peut-être, en choisissant de ne rien voir.

L'entourage immédiat du crime et du criminel est toujours le dernier à voir, vouloir voir, vouloir savoir.

La mère d'Al Capone n'a jamais vu le proxénète, le bootlegger, l'escroc, le racketteur. Elle ne voyait que ce qui l'arrangeait. *Al a toujours été un si bon garçon, un si bon fils.* Elle voyait ce qu'elle croyait, et croyait ce qu'elle s'autorisait à voir.

Et moi aussi, j'ai enfoui, ignoré, fait comme si. J'ai cru ce qu'on me disait. Je n'ai pas fait attention. Mon enfance et la violence de tous les mensonges auxquels j'avais été soumis et qui sont toujours en cours m'avaient poussé au vagabondage, forcé peut-être à m'éloigner de plus en plus jusqu'à ce que je sois trop loin, pour seulement voir ce qui se passait, peut-être même pour que ça m'importe.

L'enfant, sur un certain plan, croit toujours son bourreau. Donc, j'ai cru. J'ai regardé ailleurs et après coup j'ai tenté de me convaincre que ce qui se passait ne se passait pas, que ce qu'on m'avait fait n'était pas grave, que la façon dont tout ça était arrivé n'était pas ma faute.

Parce que j'étais un enfant, ce qu'on m'a forcé à accepter et ce que j'en suis venu à croire n'était effectivement pas ma faute. Avec le temps, je me suis même autorisé à penser que je pourrais passer outre, laisser tout ça derrière, que ce n'était pas vraiment moi mais un simulacre de moi-même, que je n'avais fait que ce qu'on m'avait dit de faire et cru ce qu'on m'avait dit de croire.

Tout le monde se cache finalement: l'auteur des violences, sa victime et l'entourage, qui sait sûrement ou qui devrait savoir, ou du moins se douter, qu'il se passe un truc, que quelque chose cloche. Personne ne réagit. Personne n'agit.

Tout le monde se détourne, fait semblant de ne pas voir et continue comme si de rien n'était.

Tout le monde manque à ses devoirs. En bon petit soldat, chacun joue le jeu et se retrouve *in fine* aussi responsable – sinon aussi coupable – que le bourreau.

Balayez-moi ça sous le tapis et il n'y aura effectivement rien à voir, rien de rien, rien à soumettre à examen.

On peut toujours faire semblant.

Occupe-toi de tes affaires, ça ne te regarde pas.

Sauf que ça me regarde, en fait. Ça nous regarde tous. Nous nous rendons coupables par notre silence

complice, notre propension à aller de l'avant en suivant le mouvement, notre péché d'ignorance et de déni.

Ça explique beaucoup : le silence, les mensonges.

Mais ça n'explique pas qu'on accepte de suivre le mouvement. Qu'on refuse de dire non.

Lorsqu'on a été victime de violences pendant l'enfance, on trouve refuge dans le noir. On s'y cache. On se cache de soi-même, de ses amis, de sa famille, du monde qui a produit le socle systémique de l'emprise, qui lui a permis d'advenir et de durer. Surtout, on se cache de ce qu'on sait être la vérité.

Enfant, je ne comprenais pas qu'on me menait en bateau. Plus grand, j'ai refusé de l'admettre.

Soudain, très récemment, je me suis mis à voir, à comprendre ce dont, peut-être, je me doutais, mais que j'avais refoulé et évité de regarder en face toutes ces années.

J'ai vécu un de ces instants de lucidité qui arrachent à l'hypnose. On ne peut plus se mentir ni fuir la réalité du passé. On finit par voir par quels mécanismes un événement en modifie un autre et se transforme lui-même, chacun étant le maillon d'une chaîne dont on comprend alors que le résultat n'est jamais ce qu'il aurait pu ou dû être, que la séquence entière aurait peut-être été différente sans l'événement déclencheur. Mais c'est trop tard. La réaction en chaîne est lancée et ne peut s'arrêter. Jusqu'à l'explosion nucléaire. Une bombe qui ravage la terre, brûlant tout ce qu'elle touche.

Une fois le feu éteint et la poussière retombée, seule reste la vérité. Radioactive. Dans les cendres et

les décombres, voilà que tout se précise. Il devient plus facile de voir.

Les alcooliques parlent d'un moment de clarté. Je ne connais pas le terme qu'emploient les victimes de violences – l'heure des comptes, peut-être. C'est en tout cas ce qu'à titre personnel j'ai vécu : un moment où certaines vérités ne peuvent plus être niées. Et dans cet instant de totale honnêteté, j'ai admis ce qu'au plus profond de moi je soupçonnais sans doute depuis des années. Voilà qui expliquait que je sois parti, que j'aie décampé. Étant donné ma vie et ma façon de voir le monde, un monde que j'ai abondamment sillonné, comment aurais-je pu ne pas trouver que quelque chose clochait depuis longtemps ?

Quelques secondes plus tôt, le brouillard et la fumée étaient tels que je ne voyais rien. Et puis le brouillard s'est levé, la fumée s'est dissipée et tout s'est éclairé : la vérité était là, sous mon nez.

Voilà que, d'un coup, et grâce à Donald Trump, j'ai regardé les choses en face. Il m'aura fallu soixante ans, ou presque, pour enfin comprendre ce qui m'était arrivé.

Illumination.

C'était l'heure de l'apéritif, qui est aussi celle des jeux télévisés. Ne possédant pas de téléviseur et étant à court de whisky chez moi – et par ailleurs loin de chez moi –, j'étais exceptionnellement passé chez mon amie Jocelyne m'offrir une dose de bêtise télévisée et le verre, ou les deux ou trois verres, dont j'avais besoin avant de repartir.

Le premier jeu, à base d'énigmes, se déroulait devant un public sur lequel la caméra se posait souvent

pour en capter les réactions. Tandis que j’essayais de jouer avec les candidats, Jocelyne se moquait de moi – soi-disant qu’il n’y avait que les vieux pour regarder ce genre d’émissions. Mais ses moqueries avaient surtout pour cible le public, qui, sans participer directement au jeu, participait au spectacle en suivant les indications d’un meneur, acclamant et applaudissant selon l’orchestration de l’homme invisible, se balançant en chœur sur la musique, jouant le jeu, quelle que soit l’ineptie du moment.

Traversant le bourdon opaque du whisky, la voix et le rire de Jocelyne ont fait sortir du flou tout un tas de choses. Un éclair déchire la nuit et, l’espace d’un bref instant, on voit comme en plein jour.

Les moqueries de mon amie m’ont fait réfléchir – pas au jeu télévisé, mais à la violence de l’emprise dont j’avais été victime depuis ma petite enfance dans mon pays d’origine.

L’emprise avait commencé par une opération de séduction, le plus doux des mensonges : *une nation sous l’autorité de Dieu, indivisible*. Ce doux mensonge rendu plus doux encore par de tendres caresses : *la liberté et la justice pour tous*. Un mensonge si doux qu’on le croit davantage que ce qu’on voit et ce qu’on entend.

Voilà le danger inhérent à cette emprise. L’adhésion au mensonge et le désir profond d’y adhérer étouffent votre raison, effacent ce que vous pensez et savez être la vérité, et vous brouillent tellement la tête que vous ne voyez plus dans le mensonge que la vérité, que vous ne savez plus où est la réalité et que vous finissez par en inventer une nouvelle, qui correspond à ce que vous en êtes venu à croire. À ce stade, l’emprise vient

de la perpétuation du mensonge, de l'accumulation de mensonges dont chacun cache le précédent, jusqu'à ce que la vérité ne soit plus qu'une vague gelée qui tremble sur un sol instable.

On finit par ne plus savoir ce qu'on doit croire, prêt à presque tout gober. On s'agrippe aux constructions mentales les plus grotesques simplement pour avoir quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose ou quelqu'un en qui croire. Et quand elles s'effondrent et qu'il ne reste plus le moindre socle, même illusoire, plus la moindre terre ferme où prendre pied, on se débat et on tremble, en panique, effrayés.

Si le jeu télévisé a planté la graine de ma réflexion, c'est mon ami Pat qui l'a fait éclore en me demandant pourquoi je vivais si loin.

Nous pleurons ensemble la disparition récente de son épouse. J'avais tenté de retourner à temps à Saint-Louis pour la voir une dernière fois et lui faire mes adieux, mais la nouvelle de sa mort m'est parvenue à l'aéroport, à Paris. J'ai quand même embarqué car je voulais passer un moment avec mon ami, et c'est au cours d'une conversation empreinte de chagrin que j'ai déploré, dans de telles circonstances, ne pas vivre plus près.

« Qu'est-ce qui t'en empêche ? » a-t-il simplement observé.

Que répondre ? Que je ne rentre pas dans les cases, que je n'ai plus ma place aux États-Unis et que je ne l'ai peut-être jamais eue, que le pays auquel j'aspirais n'était pas celui qui m'avait été donné, mais, surtout, certainement pas celui qu'on m'avait promis.

Une génération sous emprise

Les premières emprises sur l'enfant que j'étais ont commencé pour de bon quand j'avais cinq ou six ans. Je ne m'en souviens plus exactement, mes souvenirs sont confus. Mais je sais que les mécanismes étaient en place dès avant ma naissance.

Mon père n'était pas un optimiste. Bien au contraire. Quand j'étais petit, il ne cessait de prédire la chute des États-Unis, disant qu'ils seraient tôt ou tard rattrapés par leur passé. Quand Kennedy a été tué, quand Martin Luther King a été assassiné, je me souviens avoir vu mon père scotché à la télévision, comme accro aux informations, penché vers l'écran, les coudes sur les genoux, les mains sous le menton, la bouche bée, un verre de bourbon à proximité.

«Bon sang de bonsoir! s'est-il écrié un jour de 1968. Là, ça va chier. On va récolter la tempête qu'on a semée.»

J'ai eu beau regarder, je n'ai pas vu dans ses yeux de lueur de joie mesquine, ni sur ses lèvres de petit sourire satisfait de voir ses prédictions se réaliser. Le pays entier était en éruption. On aurait dit que, ville après ville, la populace était prise de convulsions de colère et des quartiers entiers se retrouvaient réduits

en cendres. Un vent d'émeutes et de fureur soufflait sur Baltimore, Kansas City, New York, Detroit, Chicago, Trenton, Washington et Louisville. Mais, bizarrement, pas sur Saint-Louis, où j'ai grandi. J'ai donc raté le gros de ce qui se passait. Les Noirs, les Chicanos, les Indiens et ceux qui étaient sensibles à leur cause – comme ceux qui manifestaient contre la guerre du Vietnam – avaient visiblement fini par en avoir assez et descendaient dans la rue. Les injustices du passé allaient récolter la tempête qu'elles avaient semée, comme l'avait dit mon père.

Mon père était – comme moi aujourd'hui – un homme noir. C'est ainsi qu'il se voyait. Que moi-même je me voyais et me vois encore : un homme qui est noir. La nuance est importante. Et je me considère comme un Américain du cru, pur jus.

Par ailleurs, mon père a grandi à l'un des pires moments de l'histoire étatsunienne pour les hommes noirs – exception faite de l'esclavage, bien sûr, mais son époque à lui en était le prolongement. Je suis né à un moment charnière, entre la fin de l'époque de mon père et le début de ce qui ressemblait à une nouvelle ère, la fameuse ère du Verseau, *peace and love* et tout le tralala, avec Obama comme destination. Les perspectives que m'offrait le monde à Saint-Louis ne ressemblaient pas à celles qu'avait eues mon père dans la même ville. Le monde qui s'ouvrait à moi était celui pour lequel ma mère me préparait. Le futur s'annonçait bien différent du passé.

Je ne sais pas lequel de mes parents porte la plus grande responsabilité quant à ce que j'ai subi, lequel

préparait le terrain pour l'emprise qui suivrait – ma mère, enfermée dans une vision passablement naïve et un optimisme que mon père avait toujours dénoncé, ou bien ce père qui n'était jamais là, jamais suffisamment là pour faire contre-poids au point de vue maternel. Enfant, je l'ai souvent entendu proférer de grands avertissements que mon frère et moi ignorions et que ma mère récusait. Plus vieux, nous nous étions habitués et nous ne le prenions absolument pas au sérieux, balayant d'un éclat de rire ses mises en garde et ses prédictions – tout comme les États-Unis se moquaient de Staline leur prédisant qu'ils finiraient par s'étouffer à force de capitalisme fanatique et que les Soviétiques leur vendraient la corde pour se pendre.

Mon père jonglait avec deux emplois et son absence l'empêchait de nous faire comprendre la réalité telle qu'il l'avait connue. Il n'était pas là pour gommer l'innocence du point de vue de ma mère. Celle-ci était née à la même époque et dans la même ville que lui, mais elle vivait dans un autre monde. Un monde aisé, selon les critères d'alors. Son grand-père était un gangster – pas un braqueur de banques et de débits de boisson, pistolet au poing, mais un complice noir du crime organisé de Saint-Louis. La famille avait de l'argent et, aux États-Unis, l'argent est et a toujours été un bouclier – pas le même bouclier, ni alors, ni aujourd'hui, que celui qui protégeait les Américains-blancs, mais un bouclier tout de même contre les pires difficultés. Ma mère avait confiance en l'avenir, et c'est sans doute sur cette confiance

que se sont construites mes propres attitudes et convictions.

Mais puis-je vraiment faire porter la responsabilité à mes parents? Une génération entière a été pareillement trompée, dévoyée et confisquée.

En bonne catholique, comme son gangster de grand-père, ma mère était convaincue que l'arc moral de l'univers, selon la formule de Martin Luther King, tendait vers la justice, que le progrès viendrait à force de patience, de labeur et d'éducation, et que les plus brillants verraient leur excellence récompensée. Elle nous a donc mis, mon frère et moi, dans une succession d'écoles catholiques, chacune représentant une ascension par rapport à la précédente. C'est là que ça a commencé. L'origine d'un système de croyances, le début de la fin d'un autre.

J'essaie de me remémorer tant que je peux. Seuls ressurgissent quelques épisodes, le plus souvent à partir de photos-souvenirs de l'époque. Ma première communion, le sacrement de pénitence où j'ai appris l'obligation du repentir sincère, même envers les péchés qu'un garçon de sept ans peut inventer pour avoir quelque chose à dire dans le confessionnal. J'ai appris à demander pardon pour avoir donné un coup de pied à Donna Quirk, vomi sur Charles Reynolds et tenté de voler un paquet de crayons dans un supermarché (je m'étais fait attraper). Je ne sais pas quel chemin j'aurais pris si je m'en étais tiré – et pas seulement pour les crayons. Toujours est-il que je n'ai jamais volé par la suite. Ni frappé personne à l'école. Ou peut-être à une seule autre occasion.

Je me souviens de quelques matchs de baseball, ceux, amateurs, auxquels je participais, enfant, et ceux, professionnels, auxquels j'assistais avec notre voisin, ancien joueur superstar. Et je me rappelle ma colère d'avoir été éliminé alors que je plongeais vers la troisième base, ce qui avait marqué la fin de la partie.

J'ai appris la liturgie latine et je n'ai jamais raté la messe jusqu'à ce que j'embarque pour plusieurs mois sur le Mississippi à bord d'un canoë. Enfant de chœur, je chantais aussi dans la chorale de l'église le dimanche. Et, chaque matin, je faisais serment d'allégeance au drapeau, comme tous les enfants de ma classe, de mon école, et sans doute, j'imagine, de toutes les classes de toutes les écoles du pays.

*Je jure allégeance au drapeau
Des États-Unis d'Amérique
Et à la République qu'il représente
Une nation sous l'autorité de Dieu
Indivisible
Avec la liberté et la justice pour tous*



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original : *House of Lies. American Confessional*

© 2024, Éditions Liana Levi

© 2024, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Confession américaine* d'Eddy L. Harris
a été réalisée en septembre 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0978-0)

ISBN ePDF : 979-10-349-0980-3